Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 38 (1988)
Heft: 1

Artikel: La place d'une faculté de théologie dans l'université aujourd'hui
Autor: Dubied, Pierre-Luigi
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381345

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 120 (1988), P. 21-28

LA PLACE D'UNE FACULTÉ DE THÉOLOGIE DANS L'UNIVERSITÉ AUJOURD'HUI[1]

PIERRE-LUIGI DUBIED

L'important, pour la théologie, c'est la foi.

La théologie commence après la foi, à partir d'elle. La foi est ce qui donne sens à l'entreprise théologique. On peut, évidemment, imaginer un théologien hors du chemin de la foi: simplement il faudra se faire aussi une idée de la vanité qu'il poursuit.

Avant d'être un discours, la foi est un événement. Elle est ouverture à la rencontre de la Puissance, comme le montrent les récits de guérison du Nouveau Testament: elle est attente de l'intervention de l'Absolu dans la réalité fragile de la vie et du monde. Devant Jésus, le malade ou son accompagnant fait appel à Dieu en tant que Puissance Absolue. L'expérience originaire de la foi est alors encore indéterminée. Mais la foi ne se limite pas à un pur instantané sans risquer de devenir un simple épisode psychotique, s'accumulant bientôt en série. L'événement de la foi s'inscrit toujours dans une histoire. Et le croyant découvre son histoire personnelle déjà emmêlée aux autres, dans ce courant qui constitue notre réel commun. Dès lors, la foi est appelée à rendre compte d'elle-même dans le temps, à interpréter sa propre présence dans le flux tourmenté de la réalité humaine. Elle est sommée de fournir aussi une interprétation de cette réalité, sous peine d'y rester totalement étrangère. La foi se communique ainsi dans des discours. Et, si elle prend sa tâche au sérieux, elle veut que son langage soit marqué d'une certaine cohérence: elle se prétend guérison, elle se refuse à être maladie. En quoi la théologie, qui développe et contrôle ce discours de la foi, trouve-t-elle son avantage dans un encadrement universitaire?

1. *Ce que l'Université apporte à la théologie*

Tout discours humain prétend persuader ou convaincre. Le discours de la foi n'échappe pas à cette première contrainte, même si son message tient en ce

[1] Texte d'un exposé prononcé le 12 février 1987 à l'ouverture de la cérémonie d'inauguration des nouvelles installations de la Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel.

que la véritable guérison n'est pas à la portée de l'homme: il veut convaincre de cela précisément. Il doit nous en persuader, d'autant plus qu'il s'en déclare lui-même incapable: la foi est un don de Dieu et non une prestation humaine, pas le résultat d'un effort ou une vertu.

La foi rend compte d'elle-même et veut montrer qu'elle peut demeurer cohérente et rigoureuse jusque dans ses paradoxes. La théologie représente la tâche de cette cohérence et de cette rigueur. Accrochée d'abord au paradoxe du Dieu-homme condensé dans la croix du Christ Jésus, la théologie s'essaie à développer un discours humainement compréhensible: il n'est pas licite de réduire la foi à une expérience religieuse indicible, il n'est pas possible de croire sans comprendre, même si l'on comprend aussi qu'on n'a pas tout saisi et qu'on ne sait pas tout. La théologie est une activité humaine; elle n'est pas l'exposé que Dieu prononce dans le monde. Son sérieux est d'abord dans la reconnaissance de ses limites: elle ne peut avoir à son propre égard qu'une distance enjouée. Nous sommes des hommes dans le monde, parmi les autres: pourquoi ne ferions-nous pas pour nous et pour eux aussi de la théologie? Pourquoi ne tâcherions-nous pas de comprendre aussi la foi, même si c'est ardu, périlleux? En nos temps qu'on dit volontiers profanes, l'entreprise théologique est décrétée difficile. On préfère à son prétendu dessèchement le langage spontané de l'expérience, tellement plus vrai et vivant, dit-on. On la vilipende avec prédilection au nom de la piété; ou bien on la raille comme le vain bavardage d'une illusion. On oublie qu'elle ne peut être évitée: on fait toujours consciemment ou inconsciemment de la théologie dès qu'on parle de la foi ou dès que la foi prétend parler. Mais pourquoi ne pas se contenter d'un catéchisme élémentaire, pourquoi conduire la théologie dans l'Université? Quel bénéfice à lui faire parler le langage par force un peu ésotérique d'une spécialité?

Rappelons-nous d'abord que la théologie est depuis toujours une discipline académique: ce n'est certes pas une raison suffisante pour justifier son statut actuel, mais c'est malgré tout l'indice qu'on a pu juger la question importante et que notre génération ne l'invente pas.

A l'Université, la théologie croise les chemins des sciences. Quelques décades plus tôt, on aurait peut-être plus volontiers dit «*la* science», au singulier. Cette préférence indique déjà un changement dans l'univers intellectuel et dans les mentalités, qui explique la nécessité de refaire de la théologie *aujourd'hui*. L'état et le devenir des sciences est un des facteurs essentiels qui oblige la théologie à réviser ses discours: par le passé, on aurait vu dans *la* science le partenaire par rapport auquel il convenait de bâtir la théologie. Aujourd'hui on doit tenir compte de la diversité des démarches scientifiques, du caractère hypothétique et toujours révisable de leurs résultats. Ce constat implique-t-il, pour la théologie, un sentiment rentré de triomphe, une secrète jubilation du fait que le partenaire incommode, l'adversaire, implacable parfois, serait devenu soudain un agneau? En tous les cas, la théologie ne paraît

pas vouloir reprendre l'arrogante assurance qu'elle a pu parfois manifester au temps de son hégémonie et même à l'époque où elle avait affaire à *la* science. C'est qu'elle n'est pas elle-même restée intouchée par les renversements de perspective qui ont affecté les sciences, et cela fait surgir une certaine solidarité qui la lie à elles, qu'on le veuille ou non.

Aujourd'hui, la théologie est donc généralement moins péremptoire, plus hypothétique que par le passé. On ne manque pas de l'accuser de timidité ou même de reniement, comme si le fait de se découvrir faillible constituait une tare. Le seul reproche, au demeurant, qu'on puisse lui faire, est qu'elle a mis bien du temps à reconnaître sa fragilité.

La théologie partage d'une certaine manière le sort des disciplines du savoir humain: on ne s'en plaindra pas. Une nouvelle force ne peut-elle pas naître d'une conscience plus juste et plus certaine de soi? Le fait de se situer dans le champ des disciplines à prétentions scientifiques conduit donc la théologie plutôt à l'humilité qu'à l'arrogance: elle se soumet aux critères appliqués aux discours qui se veulent rigoureux et cohérents, elle s'offre à la critique des autres disciplines proches et moins proches, et elle en tire bénéfice pour elle-même. Elle ne peut plus vouloir supplanter les autres disciplines pour un domaine de réalité ou pour un discours parallèle aux autres sur la réalité: elle est contrainte à la confrontation, au dialogue, à la critique. Cela ne veut pas encore dire, comme le croient parfois certains théologiens, qu'elle y perd sa spécificité ou qu'elle se soumet à des injonctions venues d'ailleurs. Non, elle accepte d'être ce qu'elle est: une entreprise humaine qui doit s'examiner et être contrôlée selon les règles en usage dans le monde et parmi les hommes. A l'Université, la théologie exerce ces contrôles parce qu'elle s'y soumet aux critères en vigueur, et parce qu'elle veut pratiquer le dialogue avec les autres disciplines scientifiques. Le fait de reconnaître que ces critères varient, que les résultats scientifiques changent, n'est pas un argument valable contre l'acceptation des règles de jeu en vigueur parmi les hommes, au contraire. La théologie étant une discipline humaine ne peut que jouer à ce jeu-là, quitte à se prononcer, quand elle estime que ses règles ne sont pas bonnes, pour d'autres règles plus justes et plus performantes. A trop se vouloir particulière, à trop cultiver sa différence, la théologie ne peut qu'insinuer le doute quant à sa validité et, au bout du compte, quant au sérieux des prétentions de la foi à l'égard du réel. L'Université offre à la théologie quelques garanties d'une distance constante à l'égard de ses propres discours: cette distance ne peut être que salutaire. Un discours théologique qui ne tiendrait pas compte de ce travail critique risque en permanence de sombrer dans le délire. A cet égard l'idée d'un délire religieux de souveraineté doit évoquer en nous quelques réminiscences afférentes à l'histoire du Christianisme, et quelques actualités affligeantes. Un discours théologique qui se refuserait à jouer le jeu selon les règles en vigueur parmi les hommes pourrait-il encore prétendre qu'il prend au sérieux l'incarnation?

La tâche théologique qui découle de la foi et du devenir croyant est bien une des manières de vivre concrètement l'aventure de la foi, une des dernières qui nous reste, dans le monde et sur la terre des hommes. La théologie n'est certainement pas la seule et n'est peut-être pas la meilleure expression de la foi, mais elle peut en être une qui, à l'Université, prend à la lettre le dogme de l'incarnation.

De son intégration à l'Université, une faculté de théologie ne tire pas seulement les avantages matériels de son statut. Ses enseignants et ses étudiants se doivent d'exploiter la liberté de recherche qui leur est garantie en acceptant de bon cœur les contraintes auxquelles sont soumises toutes les disciplines du savoir et de la quête de vérité. Car ce qui lie les théologiens aux autres chercheurs dans l'Académie, c'est bien de près ou de loin la quête d'une vérité capable d'éclairer la condition humaine sous ses divers aspects. Les théologiens ne disposent pas de cette vérité plus ou mieux que les autres: ils s'efforcent de montrer comment la Vérité à laquelle ils se réfèrent est en mesure d'apporter sa Lumière sur la quête humaine. Ils ne prétendent pas avoir le monopole du discours vrai: à partir de leur référence, ils tentent des interprétations qu'ils proposent à tous les autres, en sachant qu'elles demeurent des interprétations à refaire constamment dans le cours du temps. Ils affirmeront, certes, que leur référence est la vraie, la seule en mesure de faire vivre les hommes dignement; ce faisant, ils n'oublieront pas qu'elle n'est pas en leur possession, et qu'ils se trouvent avec tous les autres à égalité devant elle.

L'entourage universitaire les incitera constamment à reprendre leur ouvrage et à le retravailler en fonction des questions nouvelles, des problématiques transformées et des critères de cohérence et de rigueur sur lesquels s'accordent provisoirement les membres de la communauté scientifique. Et si la théologie et les théologiens s'appliquent à cette tâche, ce n'est pas dans le but de tenter de plaire ou de s'accorder avec l'esprit du temps: c'est parce qu'il n'y a pas d'autre voie dans la quête humaine qui puisse éviter la violence, le mensonge systématique et la haine. La science comme telle n'est pas un objet de culte: ses critères changent, ses résultats sont toujours révisables. Mais y a-t-il dans la recherche de la vérité d'autre attitude possible que celle de l'humble effort de cohérence et de rigueur dont on sait qu'il est et sera toujours à reprendre? Y a-t-il à ce niveau d'autre service authentique des semblables et frères en humanité? L'attitude cultivée dans la démarche universitaire en général rappelle à la théologie et aux théologiens qu'ils sont des hommes, devant Dieu et dans le monde, et qu'ils ont pour cette raison à se soumettre aux exigences générales de la quête de vérité. Le cadre universitaire offre à la théologie et aux théologiens une chance supplémentaire de résister à cette tentation constante de l'autarcie, où le discours se fait doctrinaire, s'identifie au Savoir Absolu et ne rejoint plus le réel et l'expérience que sur le mode du

déni, ou de l'invective et de la diffamation, au nom des meilleurs motifs et des plus pures intentions, bien évidemment.

2. *Ce que la théologie peut offrir à l'Université*

La théologie est donc condamnée à une certaine forme de cohérence et de rigueur. Elle pratique dans tous ses secteurs une distance critique à l'égard de ses objets. Dans un premier temps, elle maintient en éveil une part décisive de notre mémoire collective. Dans ce sens, elle œuvre de concert avec diverses autres disciplines d'autres facultés, principalement de celle des lettres. Mais cela ne suffit pas à justifier la présence d'une faculté de théologie en tant que telle dans l'Université. Ce rappel nécessaire de nos traditions culturelles pourrait être assumé par des enseignements disséminés dans divers instituts des lettres ou rassemblés dans un institut du Judéo-Christianisme, qui serait intégré à cette même faculté. La faculté de théologie n'a donc pas qu'une fonction d'historienne et d'orientaliste. Elle a pour tâche de montrer la pertinence de la tradition chrétienne dans notre temps: elle se reconnaît le devoir d'être attentive à ce qui se dit aujourd'hui dans le monde des hommes à propos précisément de l'homme, du monde et de Dieu. La théologie se préoccupe de ce qu'il faut appeler la vie spirituelle des hommes, au sens large: j'entends par là qu'elle est particulièrement attentive aux rapports que l'homme entretient avec lui-même, par la médiation des relations aux autres, au monde, à la vie et à Dieu. Chaque homme développe donc une vie spirituelle qui affleure au langage et plus largement dans ses communications. Or, on constate aujourd'hui que cette vie est menacée d'éparpillement et d'asphyxie. Dans ces dernières décennies, les grandes doctrines qui alimentaient la vie spirituelle des hommes ont perdu de leur rayonnement. En conséquence, la vie spirituelle s'est progressivement réduite à une affaire privée, et il paraît de plus en plus malséant de poser publiquement la question des valeurs et des finalités de la présence et de l'activité humaines.

A l'Université, ce phénomène s'est manifesté aussi, favorisé par le cloisonnement toujours mieux assuré des disciplines et spécialités. La formule générale de tout à l'heure concernant la quête de vérité a peut-être fait frémir ceux qui craignent que pareille question ne puisse au mieux que troubler la démarche scientifique spécifique à tel ou tel domaine.

Nous pouvons constater, en tous les cas, que ce n'est pas la théologie qui, aujourd'hui, s'efforcerait d'imposer aux autres disciplines sa problématique. La théologie ne peut que se réjouir du fait que la question des valeurs et des finalités, le problème de la quête de vérité, réapparaissent actuellement dans des œuvres de scientifiques de la nature. Il y a bien nécessité de revenir sur des questions qu'on avait voulu écarter du débat général sous prétexte qu'elles ne peuvent recevoir de réponses uniques et définitives, ou qu'elles conduiraient vers l'indicible. L'humanité, dont la communauté scientifique n'est finale-

ment qu'une des représentantes, n'a rien à gagner à laisser chacun développer ses caprices spirituels en marge de la vie pratique et ordinaire dite «sérieuse». Il est nécessaire qu'on débatte ensemble de ce qui nous habite ou de ce qui nous manque. Et la théologie n'a peut-être pas dit son dernier mot à ce sujet. Mais précisons bien que la théologie n'est pas la seule à se préoccuper de ces questions, même dans l'Université. Elle a pourtant la particularité d'offrir un corps de propositions doctrinales qu'elle constitue en référence au paradoxe fondateur du crucifié-ressuscité, pour comprendre la situation spirituelle de l'homme et du monde. Ses propositions sont donc spécifiques d'un double point de vue: par leur référence, et par le fait de leur organisation en un ensemble systématique, c'est-à-dire cohérent et rigoureux.

L'état spirituel du monde peut être rapproché de ce que Samuel Beckett décrit dans son *Dépeupleur*[2]: voici un groupe humain rassemblé dans un cylindre surbaissé «ayant cinquante mètres de pourtour et seize de haut pour l'harmonie». Une organisation très méticuleuse règle la circulation et les activités de ce peuple de «chercheurs». Ils sont en quête de l'issue et de la vraie lumière. A cette fin ils visitent des niches qui s'enfoncent dans les parois du cylindre. Mais ils ne trouvent pas. Certains disent que l'issue est au contraire dans le plafond du cylindre, là où les échelles ne suffisent pas à un homme seul d'aller vérifier. Mais on change très facilement d'avis à ce sujet. Ainsi donc va la vie de ce groupe jusqu'à ce que tous perdent courage et s'enfoncent l'un après l'autre dans l'inanition du renoncement. La recherche d'une issue peut bien paraître absurde au premier regard: il n'en demeure pas moins que son abandon équivaut à l'extinction de l'humain dans l'homme.

A quoi bon une Université aux couloirs jonchés des corps de chercheurs devenus totalement apathiques!

Parabole profondément théologique si l'on veut bien. Dans ce monde à la fois horrible et merveilleux, la théologie propose de penser que le seul sens à dimension humaine est la recherche, la quête de la lumière ou de la vérité. Les sciences n'ont pas le monople de cette recherche et peuvent facilement oublier l'origine de son mouvement. Pourtant, aujourd'hui, elles paraissent s'interroger dans plusieurs de leurs secteurs quant à leurs propres fondements. Alexandre Soljenitsyne disait il y a quelques années dans une interview[3]: *«Aujourd'hui, la physique, qui est de toutes les sciences la plus matérialiste, frappe à la cloison de l'autre monde.»* Il semble bien que la physique ne soit pas seule: à lire Ilya Prigogine ou René Thom[4], par exemple, on perçoit de même

[2] Paris, Minuit, 1970.

[3] Accordée à Bernard Pivot pour la chaîne de télévision française Antenne 2.

[4] Cf. ILYA PRIGOGINE et ISABELLE STENGERS, *La Nouvelle alliance. Métamorphose de la science,* Paris, Gallimard NRF (Bibliothèque des Sciences humaines), 1979, et RENÉ THOM, *Paraboles et catastrophes. Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie,* réalisés par Giulio Giorello et Simona Morini, Paris, Flammarion, 1983.

ce retour à une réflexion fondamentale et philosophique. Non pas que ces scientifiques fassent de la théologie ou prononcent des confessions de foi: ils appellent d'autres à prendre le relais de leurs questions. Dans cette estafette, la théologie trouve sa place. Bien sûr, il est toujours possible d'attribuer le bruit que renvoie la cloison frappée au marteau de la science à un écho que les hommes se feraient à eux-mêmes. Il demeure cependant suffisamment d'imprévisible dans notre réalité, comme il y a eu beaucoup d'imprévu dans notre histoire, pour qu'on y médite un peu plus longtemps. L'encore-inconnu nous révèle les limites étroites de notre savoir et nous renvoie à nous-même, à ce conglomérat de contradictions que nous constituons entre vie et mort, entre connaissance et ignorance, entre grandeur et petitesse, entre dignité et misère. Or elle est ténue la frontière entre les contraires. Et il nous faut vivre avec cela. Mus par l'angoisse qu'ils génèrent, happés par les perspectives des finalités qui nous échappent toujours mais auxquelles on ne peut se dérober. Est-ce seulement possible? On nous répondra qu'il suffit de regarder et de constater que l'humanité survit tant bien que mal, que le savoir prospère dans les Universités, de faire le compte des acquis des sciences pour les hommes. On en prend acte. Mais simultanément, on constate que l'homme ne s'est toujours pas trouvé lui-même dans tout ça, et que les désillusions engendrées par les crises successives de ces dernières années ont égratigné et continuent de corroder le mythe de la science. C'est tant mieux, pourvu que l'exigence de la cohérence et de la rigueur n'en soit pas affectée. Or rien n'est moins sûr dans les temps que nous vivons. De partout sourdent des ressentiments contre la modernité coupable de n'avoir pas accompli tous nos rêves. Chaque jour paraît accentuer la fatigue et le désabusement. L'impression d'une atmosphère générale de désespoir colle au quotidien: la course à la traîne de nos illusions nous a exténués. Nous, qui disposons de moyens et de possibilités dont nos ancêtres n'ont pas osé rêver il y a même un siècle ou cinquante ans, nous paraissons paralysés devant les responsabilités premières que nous confère notre humanité.

La théologie chrétienne propose ici de penser que le ressentiment constatable aujourd'hui n'est que la figure contemporaine du refus de l'homme de s'accepter lui-même tel qu'il est, dans ses contradictions. Ce refus, c'est le désespoir qui tantôt prend la figure prométhéenne du défi dans l'utopie et l'illusion, tantôt, comme aujourd'hui, prend plus généralement le visage de la faiblesse dans la résignation ou la révolte sourde contre soi-même et la vie. Cet état n'est pas sans dangers: à quel charlatan n'est-on pas prêt à se livrer, pourvu qu'il endorme notre désespoir? La fragilité de l'attitude de cohérence et de rigueur tient à cela, et personne n'est par avance dispensé des tentations du désespoir, même pas l'homme de science. Notre siècle a déjà vu trop d'horreurs dans ce domaine.

Là réside, selon la théologie chrétienne, la véritable maladie humaine, une maladie à mort qui dépouille l'homme de son humanité, qui le ronge de

l'intérieur, jusqu'à son extinction. La raison, sur laquelle s'appuie l'attitude de cohérence et de rigueur, a montré trop de fois ses possibilités de perversions pour qu'on lui fasse aveuglément confiance. Une guérison durable du désespoir est nécessaire. Nous en sommes réduits, peut-être, à l'implorer.

Face à ces pachydermes que représentent aujourd'hui les disciplines des sciences de la nature, face aux fauves que sont les sciences formelles, face à ces gazelles de l'esprit que sont les sciences littéraires, face aux chevaux utiles que sont les sciences humaines et appliquées, on pourrait reconnaître à la théologie une identité et une fonction d'insecte. On a pu penser qu'il était bon d'en venir à bout à coup d'aérosols. Le temps est peut-être venu de découvrir que l'insecte est nécessaire et que ses piqûres, inutiles ou même nuisibles en apparence, ont un rôle indispensable. La théologie maintient ouvertes les grandes questions sans réponses définitives et s'efforce constamment de les reformuler. La piqûre oblige à détourner un instant son attention vers la douleur: dans cet instant on pense qu'on est vulnérable malgré son poids, sa force, sa vélocité ou les facilités qu'on procure. La théologie fait alors ses propositions: il y a dans le monde et dans l'histoire des hommes une promesse qui s'attache à l'existence, à cette existence et à ce monde, et qui prétend en guérir la maladie principale. Cette promesse, qui prend vie au cœur de l'angoisse, donne la force et le pouvoir de résister aux tentations inhumaines qui rôdent toujours autour de l'homme, et même de ses plus nobles entreprises.

L'insecte théologique sait qu'il n'est pas lui-même affranchi de pareilles menaces. Il ne pique pas par malveillance et ne se considère pas comme au-dessus des contingences de la vie. Il ne méprise pas le règne auquel il appartient. Il pique parce que c'est sa fonction de rappeler à tous que les grandes interrogations appartiennent au jeu de la vie. Il ne prétend pas prouver. Il demande qu'on y réfléchisse.

Au-delà de la réflexion théologique et à travers ses propositions, il y a la foi qui est seule décisive. La théologie ne prétend pas donner la foi et ne peut pas le vouloir. Au mieux ouvre-t-elle à son horizon. Dans l'Université, une faculté de théologie constituée comme telle a certainement un rôle de ce genre.